

Institutionnalisation de la reproduction sociale des agriculteurs dans la Pampa: une anti-installation?

Xavier Arnauld de Sartre, Christophe Albaladejo, Valéria Carricart

▶ **To cite this version:**

Xavier Arnauld de Sartre, Christophe Albaladejo, Valéria Carricart. Institutionnalisation de la reproduction sociale des agriculteurs dans la Pampa: une anti-installation?. Economie Rurale, 2010, 317, pp.27-39. halshs-00653291

HAL Id: halshs-00653291
https://shs.hal.science/halshs-00653291

Submitted on 19 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial| 4.0 International License

Institutionnalisation de la reproduction sociale des agriculteurs dans la Pampa argentine : une anti-installation ?

Institutionalizing the social reproduction of farmers within families and cooperatives in the Argentine Pampa: an anti settlement program ?

Albaladejo, Christophe

Arnauld de Sartre, Xavier

Carricart, Valéria

Résumé

Les coopératives agricoles de la région pampéenne, importantes institutions de l'agriculture familiale de cette région argentine, utilisent un discours agrarien pour convaincre les enfants d'agriculteurs de devenir agriculteurs à leur tour. Ce discours est cependant en fort décalage avec les pratiques des actuels adhérents et responsables des coopératives. Au sein de l'institution chargée en interne de la reproduction et de la diffusion de ce discours auprès des jeunes, la Jeunesse Agricole Coopérative, nous étudions le processus de reprise et de détournement de celui-ci, processus courant dans le cas de l'installation en agriculture, mais qui dans la région pampéenne prend une forme tellement exacerbée qu'elle remet en cause l'idée même d'installation.

Agriculture familiale, Argentine, Installation en agriculture, Coopératives agricoles, Succession, Développement rural

Abstract

The cooperatives of farmers in the Pampa are an important institution of family farming in this region of Argentina. They use an agrarian discourse to convince the sons of farmers to become themselves farmers. This discourse is different from the practices of the members and the leaders of the cooperatives. In the core of the institution which aims to reproduce and diffuse this discourse among the young, the Cooperativist farming youth, we study the use of this discourse by the young as a process of diversion. This process, quite usual in the case of institutional narratives, take such an importance in the Pampa than it modifies until the sense of farm succession itself.

Family farms, farm succession, Argentine, cooperative

Dans le monde agricole, la succession dans l'activité des parents met en jeu non seulement l'activité future des enfants, mais aussi la transmission d'un patrimoine (qui n'est jamais qu'économique) et l'image que les enfants se font de l'activité de leurs parents. Le groupe social d'appartenance est ainsi questionné dans sa reproduction sociale mais aussi dans l'image qu'il se donne de lui-même. La question prend un tour d'autant plus fort qu'au moment de la succession sur une exploitation, le monde paysan tend souvent à être opposé aux autres groupes sociaux, par rapport à laquelle il disposerait d'une certaine autonomie culturelle (en suivant le paradigme paysan de Mendras, 1976), mais face à laquelle il aurait tendance à se désintégrer lorsqu'il entre en compétition – forcément inégale (Bourdieu, 1962 ; Champagne, 1986, 1987). Ainsi nombre de discours sur l'installation font-ils de la ville l'« ennemie » de la succession et un pôle d'attraction irréversible des jeunes.

Pour préserver le monde agricole du danger de l'urbain, pour le structurer autour d'objectifs communs qui le placeraient dans la société nationale, des formes de modernisation du paysannat, techniques mais aussi sociales, ont été pensées. En France, c'est le Grand Récit (au sens de Lyotard, 1979) de l'Installation en agriculture qui a joué ce rôle de modernisation du paysannat : dans le cadre du paradigme de l'agriculture moderne, le jeune paysan était appelé à rompre avec la reproduction sociale imposée par ses parents en choisissant librement, et sur une base rationnelle, de devenir un agriculteur professionnel. Le syndicat, cogestionnaire avec l'Etat de la politique de modernisation de l'agriculture, se chargeait d'assurer le passage de la société paysanne à la société professionnalisée (Maresca, 1986).

Mais la perte d'hégémonie du paradigme moderne a quelque peu troublé cette image. Alors que l'opposition ville-campagne a fait long feu et que de nombreuses analyses ont montré la diversité sociale de l'agriculture française (de Jollivet, 1965, à Laurent et Rémy, 1998), en particulier dans ses rapports à la ville (Gervais et al., 1977) ; alors que la rurbanisation a intégré le rural à l'urbain ; on peine à voir se dessiner non seulement un nouveau récit pour structurer la politique de succession en agriculture, mais aussi une nouvelle politique – l'actuelle étant toujours régie par les règles de l'installation.

Le rappel de la situation française va nous permettre de percevoir la même perte du sens de l'installation en agriculture en Argentine. Signalons d'emblée que dans ce pays il est difficile de parler de profession agricole organisée et donc de politique ou de discours sur l'installation en agriculture. Le processus de modernisation a été en effet appliqué (parfois copié de la France comme les CETA) dans un pays et un monde agricole trop hétérogène et politiquement divisé pour arriver à faire que la base sociale du processus de « professionnalisation » réussisse à l'ériger en un paradigme hégémonique. Par ailleurs, en région pampéenne comme en France, l'opposition ville – campagne qui continue de structurer les discours et les esprits empêche de prendre la mesure du phénomène d'une agriculture qui s'intègre tellement à l'urbain que les parcours et les projets de vie des jeunes agriculteurs ne sauraient être régis par des règles spécifiques au monde rural.

Bien que les contextes et les temporalités soient différentes, il nous semble que les discours tenus par la profession agricole française sur l'installation en agriculture peuvent être, au niveau de la structuration du récit, comparés à ceux que les coopératives argentines tiennent sur leurs propres jeunes. En effet, la forme d'organisation des agriculteurs familiaux qui ressemblerait le plus à notre modèle de la Profession, le mouvement coopérativiste pampéen, cherche à inculquer dans les esprits un grand récit de type non pas professionnel, mais agrarien. Cela s'explique en partie par le fait que la région pampéenne, a priori considérée comme un haut lieu de l'agriculture capitaliste où l'élevage et la grande culture (en particulier le soja OGM) s'y étendraient à perte de vue sous le diktat d'un marché qui y régnerait en maître, est aussi un espace de la diversité sociale (Tulet et al., 2001) : d'où la nécessité, pour les représentants de ces agriculteurs, de subsumer ces différences autour de valeurs faisant de l'économie et de la société rurale un fondement d'une identité différente de ces agriculteurs. Ce discours est tenu depuis les débuts par un mouvement qui cherche à se présenter de manière très homogène – la diversité étant subsumée autour de valeurs mutualistes, voire paternalistes, aux tonalités que l'on peut qualifier d'agrariennes (Cornu et Mayaud, 2007). Dans la mesure où le contexte argentin reste différent du contexte français, pour lequel nous avons parlé de Grand récit, nous avons préféré parler de grand discours pour qualifier les discours coopérativistes.

Les années de politique néolibérale ont accéléré la perte d'importance de ce secteur. Près du tiers des exploitations familiales pampéennes a disparu entre 1988 et 2002 et de nombreuses coopératives ont fait faillite, ont du fusionner ou ont été absorbées. La grande structure coopérativiste pampéenne survivante[1], ACA[2], s'inquiète depuis la fin des années 1990 du désintéressement des jeunes pour l'agriculture. Elle a récemment confié à une ancienne organisation interne, sa Jeunesse Agricole Coopérativiste (JAC), la tâche de convaincre les jeunes d'assurer le « passage de relais » d'une génération à l'autre. Pourquoi subitement y aurait-il conscience que ce « passage » pose problème ? Est-ce parce que cet organe de ACA chargé d'encadrer la jeunesse n'était destiné jusqu'à présent qu'à former les cadres des coopératives et à reproduire une sociabilité communautaire autour des coopératives locales qu'il apparaît en décalage quant aux désirs des jeunes fils des coopérativistes qu'il est chargé d'encadrer ? Ou est-ce aussi comme nous le pensons, que la réalité de la vie des coopérativistes et notamment de ses dirigeants n'a pas encore été prise en compte dans les discours et les valeurs d'un mouvement qui n'a pas su comprendre qu'on ne peut plus s'assurer, avec un simple Grand récit, que les fils d'agriculteurs auront des valeurs différentes de celles des autres jeunes ?

Invités à suivre les réflexions de la JAC dans ses séminaires annuels (rassemblant près de 200 jeunes de 16 à 36 ans), puis dans une coopérative particulière, nous avons été frappés de constater à quel point les jeunes de la JAC étaient loin de se conformer au grand discours coopérativiste. Cette prise de distance envers un discours agrarien ne préfigure cependant pas un exode rural massif, comme le craignent explicitement les dirigeants coopérativistes, mais elle nous est apparue au contraire comme une tentative courageuse, de la part des jeunes, d'actualiser le discours coopérativiste et de le mettre en correspondance avec leurs projets d'installation. Nos recherches conduisent à la mise en évidence de deux paradoxes : d'une part ce sont les jeunes qui se trouvent en position d'actualiser le discours coopérativiste aux tonalités agrariennes avec la réalité qu'ils vivent ; et d'autre part ils se trouvent face à des institutions de la coopérative (dont la JAC elle-même et le Grand Discours agrarien) qui, faites pour assurer un processus de succession familiale, contribuent de fait à nier l'idée même non seulement d'installation au sens français du terme, mais à réinventer de manière autonome et flexible leur métier d'agriculteur.

Le coopérativisme et sa jeunesse

Bien que largement convertie depuis les années 1990 aux pratiques de gestion capitalistes, ACA diffuse en interne, et en particulier auprès des jeunes de la JAC, un discours fondé sur la solidarité, l'échange et l'engagement. L'histoire des coopératives explique ce relatif décalage. Bien que créées au départ pour concurrencer le fameux *comercios de ramos generales*, commerçant local qui faisait la pluie et le beau temps dans les localités pampéennes (Albaladejo & Bustos Cara, 2001; 2008), les coopératives sont, comme c'est souvent le cas en Amérique latine (Léna et al., 1996), imprégnées de ces relations interpersonnelles, souvent très inégalitaires, proches des relations de type communautaire (*Gemeinshaft*) opposées par Tönnies (2001) aux relations de type sociétaire (*Gesellschaft*) autrement dit à une sociabilité choisie, plus égalitaire et transparente, mais aussi plus labile et liée à un calcul conscient. Ce fonctionnement a conduit à la production d'un discours coopérativiste fortement fondé sur des idéaux collectifs (base d'une communauté d'intérêt), à partir de la projection de valeurs liées aux relations interpersonnelles : l'honneur, la fidélité, le respect, la confiance, la solidarité, etc. De ce fait, on peut considérer que c'est un discours agrarien dans sa variante paternaliste et communautaire qui est tenu par les coopératives.

Mais les décennies de libéralisation économiques des années 1980 puis 1990, puis la crise argentine de fin 2001, ont modifié les rapports dans les coopératives, ramenant la relation à sa seule dimension économique. Le recouvrement des dettes a largement contribué à « désenchanter » cette relation de confiance, d'honneur et « d'amitié ». La gestion financière « moderne » a fait place aux

[1] En faisant exception d'une coopérative de coopératives de collecte et transformation du lait : SanCor créée en 1938.

[2] Asociación de Cooperativas Argentinas, une coopérative regroupant une partie des coopératives pampéennes commercialisant des céréales et oléoprotéagineux, née en 1922 et totalisant en 2008 plus de 200 coopératives (certaines provenant de la disparition de FACA, Fédération Argentine de Coopératives Agraires).

valeurs traditionnelles, mais elle n'est que la partie émergée d'un iceberg de transformations sociales profondes du monde rural pampéen qui conduit à ce qui est jugé par les responsables des coopératives comme une prise de distance des adhérents, et une perte de l'esprit coopérativiste. De fait, si le discours a la vie dure, les pratiques des adhérents des coopératives ont changé depuis la génération antérieure. Les adhérents livrent à plusieurs opérateurs et non plus seulement à « leur » coopérative, ils participent moins aux réunions, ils passent moins de temps à bavarder dans les lieux quotidiens de l'activité coopérativiste, ils s'intéressent peu aux activités sociales de la coopérative.

Par ailleurs, la disparition d'un tiers des exploitations agricoles familiales au cours de ces dix dernières années, après avoir créé un malaise interne car une partie des terres libérées a été récupérée par un certain nombre d'adhérents restant, a fini par inquiéter les dirigeants qui y voient une crise de leur base sociale. Cette crise serait aggravée par la crise des vocations que bien des dirigeants disent observer. D'où une nouvelle mission confiée dans les années 1990 à la Jeunesse Agraire Coopérativiste, celle d'assurer à la fois la reproduction de l'agriculture argentine (voire des espaces ruraux…) et celle du mouvement dont elle est issue.

Les animateurs, les formations et les documents que les coopératives offrent à leurs jeunes, en particulier à travers leur grande Rencontre annuelle, véhiculent explicitement un modèle du parfait petit coopérativiste agrarien sans que ne soit décelable un effort d'*aggiornamento* des valeurs et des discours : le bon fils est celui qui travaille sous la direction de son père puis reprend l'exploitation et qui décide de vivre sur celle-ci, ou à défaut dans le village proche. Les documents et discours produits par la coopérative à destination des jeunes présentent la ville comme un lieu de perdition et les jeunes qui partent y vivre comme des candidats potentiels à la délinquance, à la drogue et au désœuvrement ; au mieux, la ville est un lieu de déracinement, d'éloignement de la famille et de perte de l'être essentiel du jeune rural et de ses valeurs nationales (car les campagnes sont présentées comme le refuge de l'identité nationale). Mais ces discours ne parviennent pas à intégrer la résidence au *pueblo* comme légitime pour un jeune rural ; alors que, nous le verrons, le pueblo est un lieu de résidence de référence pour bien des jeunes ruraux, les grands discours agrariens, et même souvent ceux des parents eux-mêmes, mettent plutôt sur la résidence dans le *campo*, c'est-à-dire sur l'exploitation agricole.

Quant aux modalités du travail d'un jeune sur l'exploitation familiale, elles ne sont pas abordées dans ces rencontres mais se caractérisent, dans les faits connus de tous, par une acquisition tardive du statut et des fonctions de chef d'exploitation. Les agriculteurs que nous avons rencontrés trouvent différentes manières d'associer leurs enfants au travail sur l'exploitation, du statut de salarié agricole à celui d'associé en passant par différentes formes d'intéressement à la production. Le mouvement coopérativiste se garde d'évoquer les expériences, que nous avons pourtant rencontrées, de partage des responsabilités voire des exploitations. De même, l'entrée dans le métier est toujours présentée comme un choix de vie définitif et exclusif.

Le fait de ne pas discuter les formes de la coopération entre un jeune et son père, et de présenter le métier d'agriculteur comme un choix de vie, nous est apparu comme une volonté, de la part de la coopérative, d'institutionnaliser la reproduction du métier d'agriculteur telle que les familles l'entendent – et pas telle que les jeunes la souhaiteraient.

L'opposition urbain – rural fortement exacerbée dans les discours actuels est d'autant plus curieuse que c'est la génération des parents de ceux qui tiennent ce langage qui a fait le saut de passer d'une résidence sur l'exploitation (*el campo*) à une résidence dans le village (*el pueblo*, localités de moins de 3 000 habitants) voire la petite ville proche (*la ciudad, localités entre 3 000 et 30 000 habitants*) en particulier la petite ville chef lieu de district (*partido, villes de plus de 30 000 habitants*). Ce mouvement, impulsé par la diffusion d'une scolarisation longue qui a requis de vivre proche de l'école secondaire a été très bien décrit par R. Gaignard (1979) puis par R. Sili (1996). De fait, R. Gaignard nous rappelle que les exploitants de moins de 1 000 ha (dans lesquels se trouvent le plus gros des effectifs des adhérents des coopératives) ne rêvaient que d'une chose : envoyer leurs enfants à l'université et leur faire trouver un bon emploi en ville. Mais alors qu'est-ce qui conduit aujourd'hui ces mêmes exploitants à reproduire à l'identique le discours coopérativiste de leurs parents alors que leurs propres pratiques ne sont plus en accord avec celui-ci, et à produire un discours agrarien qu'ils n'avaient pas il y a trente ans et que leurs propres parents n'avaient peut-être pas non plus ?

Nous observons en fait un double décalage entre les désirs des jeunes d'aujourd'hui et les discours de leurs parents : un décalage entre ce que souhaitent ces jeunes comme mode de vie et de travail et les pratiques de leurs parents d'une part ; un décalage entre le discours de leurs parents (calé en partie sur celui des grands-parents) et les pratiques réelles de ces derniers. Autrement dit les jeunes se trouvent donc en situation d'assumer de nouveaux rôles devant un double effort : celui d'affirmer de nouvelles pratiques et celui d'actualiser les discours officiels du coopérativisme.

La diversité de la jeunesse coopérativiste

Pour comprendre la perception que la jeunesse coopérativiste a d'elle-même et de son rôle dans la société, nous avons interviewé les jeunes à propos des trois sphères les plus importantes pour le métier d'agriculteur : une sphère technico-économique (l'exploitation agricole), une sphère sociale (le rapport au monde associatif et collectif et en particulier à l'organisation coopérative agricole) et une sphère territoriale (le monde rural). Ces trois champs nous ont servis de cadre pour construire le questionnaire que nous avons appliqué aux 177 jeunes présents lors de la Rencontre annuelle coopérativiste de La Falda (Córdoba) en septembre 2005. Ces questionnaires ont été traités par le biais d'une analyse factorielle des correspondances (AFC), suivie d'une classification ascendante hiérarchique (CAH).

Nous avons sélectionné onze variables actives totalisant dans leur ensemble 34 modalités. Les trois premiers axes factoriels rassemblent 54 % de l'inertie totale du nuage de points et nous nous sommes fondés sur ces axes pour l'interprétation ainsi que sur les valeurs des individus sur ces axes pour réaliser la CAH. L'interprétation de l'AFC ayant été publiée dans un autre article (Carricart & Albaladejo, 2007), nous en présentons ici les résultats principaux, ainsi que la projection des individus sur les deux premiers axes factoriels (figure 1).

Le premier axe factoriel F1 oppose les modalités relatives à un mode de vie rural tel qu'ont pu le vivre les parents des jeunes à celles relatives à un mode de vie très urbanisé. D'un côté de l'axe, on trouve des jeunes ayant fait peu d'études, vivant avec leurs parents et / ou sur l'exploitation, désirant y vivre et estimant qu'il est très probable qu'ils y vivront dans dix ans. Ces jeunes participent aux travaux agricoles avec leur père et ont souvent une expérience de travail en dehors de l'exploitation, mais quasiment exclusivement dans des services agricoles à des tiers (ces prestations sont dans la région pampéenne la modalité classique d'attente du jeune avant de reprendre l'exploitation du père). De l'autre côté, on trouve des jeunes qui vivent en ville, souhaitent y vivre et pensent très probable qu'ils continueront à y vivre dans dix ans ; ils ont eu (ou ont encore) une expérience universitaire, vivent en couples séparés des parents, et ont eu une expérience de travail hors du monde agricole. Cet axe concerne ainsi plus particulièrement la reproduction des rôles dans le secteur et le territoire, opposant par la combinaison des facteurs d'un côté les jeunes engagés dans la reproduction « attendue » des rôles et, de l'autre côté, les enfants en rupture avec le mode de reproduction des rôles vécu par les parents. Nous avons appelé cet axe, qui combine à la fois des variables du champ du territoire et du champ du secteur, « **urbanisation des modes de vie** », car de fait la plupart des jeunes se trouvent du côté « urbain » de l'axe.

Le second axe factoriel F2 rassemble d'un côté des jeunes qui ne travaillent pas sur l'exploitation de leur père et n'ont jamais travaillé chez d'autres agriculteurs, qui ne s'imaginent pas à un poste de responsabilité dans la coopérative dans dix ans ni même à la tête d'une exploitation agricole, et qui n'ont jamais eu de responsabilité dans le mouvement JAC. De l'autre côté, on trouve des jeunes qui ont les caractéristiques opposées. Nous avons appelé cet axe, qui combine à la fois des variables du champ du secteur et de l'organisation, « **engagement dans l'activité et la profession agricole** ». Du côté des jeunes faiblement engagés dans l'activité, on trouve massivement ceux qui sont liés au village tandis que du côté de ceux fortement engagés dans l'agriculture, on trouve ceux qui résident sur l'exploitation.

C'est l'axe F3 qui détache les individus, peu nombreux et plus âgés, qui sont à la fois liés au village et fortement engagés à la fois dans l'activité agricole et dans l'organisation coopérative. C'est la raison pour laquelle nous l'avons appelé « **agriculture depuis le village** ». De fait cet axe F3 a permis à la CAH de séparer rapidement trois individus qui ont ces caractéristiques (Type E). Mais les deux premiers axes sont suffisants pour situer les quatre autres types de la CAH dans chacun des cadrans, comme nous l'avons fait sur la figure 1.

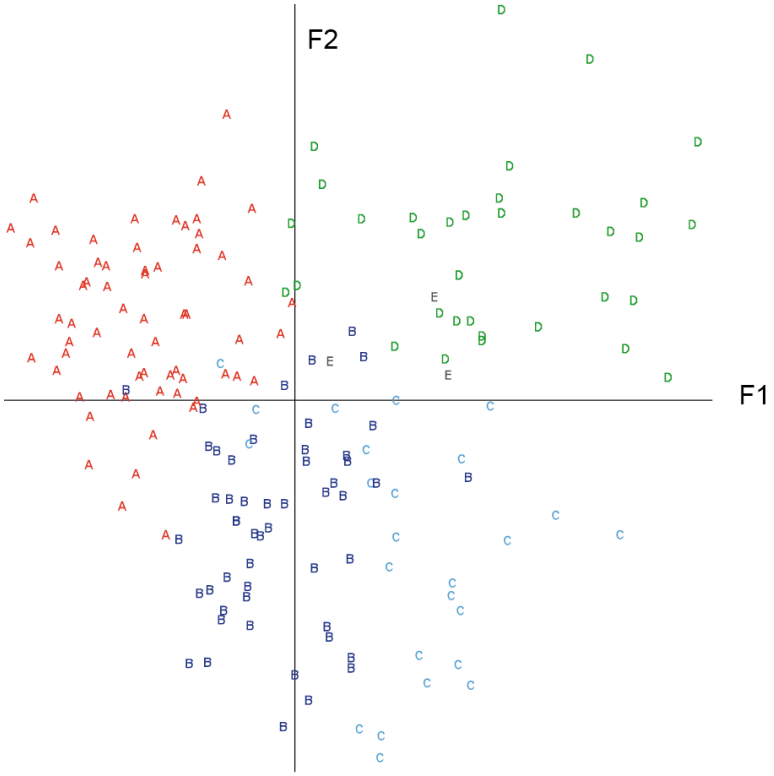


Figure 1 – Projection sur les deux premiers axes factoriels des types de jeunes agriculteurs

Le type A (63 individus) est le type le plus masculinisé, avec seulement 22 % de filles (alors qu'elles représentent 36 % des 177 enquêtés). La plupart d'entre eux vivent sur l'exploitation (*el campo*) et déclarent aimer y vivre ; leur perspective à dix ans est de continuer à y vivre même si une proportion non négligeable (14 %) désigne le village comme lieu probable de vie. Ils ont un moindre niveau d'étude, bien que supérieur à celui de leurs parents (62 % d'entre eux ont terminé leurs études secondaires). Ce sont les jeunes les plus fortement engagés dans des modalités « traditionnelles » de continuation du travail du père : ils participent aux travaux agricoles sous les ordres du père et réalisent ou ont réalisé, dans l'attente de prendre plus de responsabilité dans l'exploitation familiale, des travaux à façon chez des voisins.

89 % des jeunes classés dans ce type se voient dans dix ans à la tête d'une exploitation agricole, et 57 % d'entre eux se voient à des postes de responsabilité dans la coopérative. Ces jeunes déclarent avoir de bonnes ou très bonnes relations avec la coopérative qu'ils qualifient de « chaleureuses », de « protection » et de « respect ». Ils sont ainsi ceux qui apparaissent les plus proches des rôles et relations à la coopérative qu'attendent d'eux leurs parents et en tout cas les responsables de la coopérative. C'est parmi eux que nous retrouvons la presque intégralité des responsables de la JAC et ce sont ceux qui prennent le plus la parole au cours des rencontres. Les formations, les interventions des animateurs magnifient leurs valeurs et leurs choix. Ils sont incontestablement les « bons enfants » qui mènent le bal lors des animations JAC.

Malgré tout ils n'ont pas une image très positive d'eux-mêmes. Lors de l'animation de restitution des résultats de l'AFC au cours de la rencontre annuelle de la JAC à Tanti (Córdoba) en septembre 2007 nous avons fait choisir à chacun des 190 participants des cartons sur lesquels étaient inscrites les modalités des variables actives et descriptives de l'AFC et nous avons ainsi projeté ces 190 nouveaux jeunes en individus supplémentaires dans l'AFC constituée avec les données de 2005. Sommés de s'auto identifier, les 70 jeunes qui se sont ainsi retrouvés regroupés dans le Type A se sont désignés « *los gringos rurales* » , une expression difficile à traduire hors du contexte argentin mais qui ne serait pas très éloignée de « les culs terreux »…

Pour notre part nous les avons appelés les « héritiers » car ce sont eux qui se font responsables de la reproduction des valeurs traditionnelles du coopérativisme et de l'exploitation familiale et du travail agricole. Mais ils ne peuvent être de simple « continuateurs » comme pourrait le laisser entendre

l'expression consacrée en Argentine (« *continuadores* »), car tout héritage impose une réinvention de celui-ci pour en faire un patrimoine vivant capable de s'adapter à une autre époque. Ce travail d'héritier actif est tout à fait perceptible dans certaines frictions qui existent entre ces jeunes et leurs aînés et en particulier les dirigeants de la coopérative.

Rencontrer ce type dans la jeunesse coopérativiste ne nous a bien entendu par étonné ; à la rigueur, nous aurions pensé que tous les jeunes appartiendraient peu ou prou à ce type. Mais ils n'en constituent qu'un des quatre grands types. Car à côté de ces jeunes, nombre de jeunes évaluent leur position dans l'agriculture par rapport à ce que pourrait être leur vie en ville, et essayent le plus souvent de concilier les deux.

Le type C (25 individus) est le groupe le plus féminisé (66 % de filles) et le plus jeune de tous (17,3 ans en moyenne). La moitié d'entre eux vivent en ville et l'autre moitié sur l'exploitation agricole. Mais la résidence qu'ils souhaitent est la ville pour 56 % d'entre eux et elle sera pour 80 % d'entre eux leur résidence probable dans dix ans. Ce groupe affiche le plus fort pourcentage de pratiques de vie urbaines comme la visite régulière des cybercafés, etc. Beaucoup de ces jeunes poursuivent actuellement leurs études secondaires et 72 % n'aident pas leurs parents aux travaux agricoles ni d'administration. Très peu (12 %) ont travaillé en dehors de l'exploitation. Plus de 60 % ne s'imaginent pas à la tête d'une exploitation agricole dans dix ans et 70 % ne se voient pas dans un rôle de responsable au sein de la coopérative. On ne trouve parmi ces individus pratiquement aucun responsable JAC actuel ou passé.

Ces jeunes ne se sentent pas identifiés avec un processus de professionnalisation dans l'agriculture mais ils semble qu'ils resteront en revanche fortement liés, par leur mode de vie, voire aussi leurs revenus, à l'agriculture : ils affirment en effet en entretien un fort lien avec le rural dont ils sont issus. Ils constitueront certainement une catégorie importante d'acteurs du monde rural, ne serait-ce que pour permettre une culture et une sociabilité de voisinage que les autres catégories, A et D notamment, vont requérir pour mener à bien leurs projets de vie. En septembre 2007, les 37 individus de ce type se sont alors auto qualifiés « les débutants ». Si, de fait, l'âge nous amène à considérer que ces jeunes sont plutôt dans un processus de maturation de leurs choix, il est intéressant de prendre en compte ce groupe pour comprendre que la maturation se fait depuis la ville, à laquelle ces jeunes pour la plupart ont un accès facile, voire y vivent déjà.

Les trois autres types peuvent être considérés comme deux évolutions différentes du type C : ils renvoient en tous cas à deux modalités de l'association ville – campagne que nous pensons intéressantes de détailler.

L'association ville – campagne, une base sur laquelle fonder de nouvelles manières de pratiquer le métier d'agriculteur ?

Trois individus, deux filles et un garçon, parmi les plus âgés de la population d'étude (plus de 30 ans), se retrouvent dans le type E qui est très proche du type C quant au choix du village. Mais pour eux le village est clairement un choix définitif et un choix professionnel. Ils affichent des options claires de reprise de l'exploitation et des rôles de responsabilité dans la coopérative. Le village peut donc être le siège d'un projet de vie agricole, mais ce n'est pas exactement cette option qui caractérise le type C et c'est par contraste avec le type E que nous avons pu le mettre en évidence. En septembre 2007, ce sont six individus qui se sont retrouvés dans ce type E, et leurs dires ont pleinement confirmé nos interprétations : ils se sont auto qualifiés des « agriculteurs engagés dans l'activité agricole depuis le village ».

Le type D (34 individus) est le second groupe le plus masculinisé (35 % de filles soit le même pourcentage que celui de la population enquêtée) et avec 25 ans de moyenne, il est le plus âgé de tous les types. Il est de loin le plus urbain : ces jeunes résident en ville et pensent y résider encore dans dix ans. Mais 59 % déclarent cependant qu'ils préfèreraient vivre sur leur exploitation, alors qu'aucun d'entre eux n'a déclaré qu'il préfèrerait vivre au « village[3] ». 96 % ont terminé leurs études

[3] Signalons que dans l'esprit de ces jeunes, l'expression « village » désigne des localités de moins de 30 000 habitants.

secondaires et 58 % fréquentent l'université ou ont déjà un titre universitaire. Ce type a une forte participation au travail de l'exploitation agricole, mais pour 14 % d'entre eux uniquement sur des tâches de gestion-administration – qui est une modalité presque uniquement mentionnée par les jeunes de ce type. 82 % d'entre eux se voient à la tête d'une exploitation dans dix ans et 70 % dans un rôle de responsable au sein de la coopérative. Les quarante individus qui se sont retrouvés dans cette catégorie en individus supplémentaires en septembre 2007 se sont autodésignés « les entreprenants ».

Ces jeunes sont assez déroutants, car si tout dans leurs pratiques actuelles semble les éloigner de l'exploitation agricole familiale, ils n'en affichent pas moins une volonté de garder un lien fort avec l'activité agricole. Est-ce un simple effet de l'enquête lié au fait qu'ils ont été rencontrés dans le cadre des rencontres annuelles des jeunes des coopératives ? Nous ne le pensons pas, car d'une part d'autres jeunes rencontrés dans le même cadre n'ont pas caché leur volonté de ne pas rester dans le monde rural, d'autre part parce que nous avons rencontré lors de nos entretiens semi directifs plusieurs de ces jeunes en ville – et que leurs discours coïncident fortement. Pablo I. est un de ces jeunes qui suit des études d'expert-comptable à l'Université de Bahía Blanca une ville de 320 000 habitants. Mais dans son cas il se trouve dans une position ambiguë par rapport à cette attitude délibérée du type D d'administrer le *campo* depuis la grande ville :

> « J'ai 25 ans, je suis né dans le village de Río Colorado [une petite agroville de 20 000 habitants], mes parents sont fils et filles de ruraux, de gens qui sont nés et qui ont vécu toute leur vie dans le *campo [l'exploitation agricole]*, ils ont été scolarisés au *campo* et bon, moi-même jusqu'à 6 ans, jusqu'à ce que j'entre à l'école, j'étais dans le *campo*. Je suis fils unique. Après, je retournais au *campo* pour les vacances, et depuis tout petit j'ai vu comment on travaille dans le campo, comment mon père y travaillait. Pour dire vrai, je n'aime pas le *campo* en tant que tel, peut-être parce que j'ai été obligé d'y aller pendant les vacances, quand mes amis allaient jouer moi j'étais obligé d'y aller, mais petit-à-petit j'ai fini par accepter ce qui était à moi, ce qui me donnait à manger, alors j'ai appris à aimer le *campo*. Et en plus j'ai toujours entendu mon père dire que l'Argentine est un pays producteur, de production du secteur primaire, et que donc on devait consacrer toutes nos énergies et nos études au *campo*, car ça ne peut pas mal aller au *campo*.
>
> « Bon, moi j'étudie une carrière qui n'est pas liée en soi au *campo*, mais je sais que demain, quand je serai devenu expert-comptable, mon idée est de rentrer à Río Colorado, d'y exercer ma profession, et donc d'être proche du *campo* car étant fils unique je dois faire marcher le *campo*, et je ne me pardonnerai jamais le fait que tout ce qu'a fait mon père ce soit moi qui le laisse perdre. Je serai la quatrième génération sur le *campo*, peut-être ça va être difficile d'en faire ma profession, peut-être que je ne vais pas y investir toute mon énergie, mais déjà je vais essayer de le maintenir comme mon père me l'aura laissé. »

Ce discours reprend certaines des contradictions des jeunes de ce type. Même si tous les jeunes de ce type ne sont pas forcément dans la même relation d'amour raisonné pour le monde rural, les arguments qu'il donne pour reprendre la ferme de son père sont de deux ordres : ne pas abandonner une affaire familiale par rapport à laquelle, en tant que fils unique, il se sent des obligations ; et avoir une source de revenus intéressante. Ces jeunes expérimentent une transformation de la relation entre l'exploitant et l'activité agricole : une résidence et un mode de vie urbain, un haut niveau d'études pas toujours en relation avec l'agriculture, un recentrage de l'activité sur les tâches de gestion-administration et une délégation des plus gros travaux à des entreprises tierces. Nous les avons nommés les repreneurs, car ils hériteront des éléments matériels de l'exploitation mais ne prendront pas en charge la part immatérielle de l'héritage : la reproduction du mode de vie, des valeurs et des discours. Avec le type A, ils sont en outre les jeunes qui affichent très clairement leur intérêt à s'engager dans la conduite des affaires de la coopérative, mais les jeunes de type D ont peu de responsabilité dans la JAC et leur parole y est peu entendue. Par contre ils paraissent en première analyse proches des pratiques de leurs parents et du discours gestionnaire de ceux qui ont aujourd'hui un pouvoir fort dans les affaires de la coopérative.

Le type B (52 individus) représente l'effectif le plus important après le type A et a certainement été le type le plus intriguant pour nous. 78 % des jeunes de ce type vivent au village, et 86 % d'entre eux déclarent souhaiter continuer à y résider et estiment que ce sera leur résidence dans dix ans. Dans les cases des réponses libres on trouve les raisons suivantes : « le village c'est le lien », « c'est plus tranquille », c'est commode »… Ce type présente des valeurs moyennes pour pratiquement toutes les

variables : la moyenne d'âge (21 ans) est proche de la moyenne des 177 individus enquêtés (21,7 ans), 70 % ont terminé leurs études secondaires, et les valeurs concernant le travail agricole et leur relation avec la coopérative et en particulier la JAC sont également des valeurs moyennes. C'est ce qui nous a fait dans un premier temps douter de l'intérêt théorique de ce type qui semblait le « reliquat » de ce que l'AFC ne parvenait pas à discriminer. De plus nous y trouvons tout autant des jeunes qui sont au village pour y effectuer leurs études secondaires (ceux pour qui nous pourrions tenter l'interprétation d'un « vivier » de jeunes pas encore vraiment décidés ni engagés) que des individus plus âgés voire fortement engagés dans des postes de responsabilité de la JAC. Pourtant tous les essais de recodage des variables n'ont pas réussi à entamer la cohésion de ce type.

De fait, cette position médiane est pour beaucoup une « solution » forte face à des tensions que nous allons décrire plus loin. Les individus de ce type se réservent leurs choix : depuis ce type tout apparaît clairement comme encore possible, revenir travailler sur l'exploitation familiale (type A), aller en ville et administrer l'exploitation comme une entreprise séparée du mode de vie (type D), changer de métier mais garder un lien fort avec les questions agricoles (type C), ou bien encore… rester dans une position où tout semble toujours possible et qui pourrait très bien devenir un projet pour des adultes, certes, mais des adultes très différents de ceux de la génération antérieure. C'est pourquoi nous avons dénommé ce type « les attentistes ». Nous verrons plus loin comment mieux comprendre pourquoi ce type est fortement identifié à l'idée même de « jeunesse » comme époque (et lieu…) moratoire dans l'entrée d'une vie adulte « pleine » (Blöss, 1997).

C'est ce type qui nous a fait choisir un travail en profondeur plus qualitatif dans un « village » (rappelons que pour les jeunes ce sont des centres de 3 000 à 30 000 habitants). Nous y avons mené sept entretiens semi directifs en profondeur à des jeunes de la JAC locale. Nous y avons partiellement retrouvé les types précédents, mais avec des proximités intéressantes avec l'attitude expectante du type C. Certains de ces entretiens opposent des jeunes qui disaient vouloir être agriculteurs parce qu'ils aimaient l'agriculture à ceux qui ne voulaient pas être agriculteurs parce qu'ils n'aimaient pas cela – et sont donc partis en ville. Mais entre ces deux extrêmes, nous avons rencontré des jeunes dont le discours était nettement plus difficile à interpréter : soit ils vivaient dans le *pueblo* mais ne désiraient pas particulièrement devenir agriculteurs – et le font plus par obligation ; soit ils vivaient en ville, où ils étudiaient des matières parfois fort peu en rapport avec l'activité agricole, mais déclaraient vouloir maintenir un lien avec l'agriculture que tout dans leurs pratiques démentait.

Les entretiens menés à Río Colorado ont été très riches pour caractériser les jeunes du type B. Nous étions reçus à Río Colorado par les jeunes de la JAC que nous avions connus lors des réunions annuelles des jeunesses coopérativistes et qui, bien que fortement engagés dans la JAC, font partie du type B. Gustavo Z. est membre du bureau national de la JAC ; il est fils du directeur de la coopérative de Río Colorado et agriculteur travaillant à plein temps sur l'exploitation de son père. Il donne l'impression d'une grande maturité dans ses choix, qui l'engagent très fortement dans une direction particulière. Mais la manière dont ses choix fondamentaux ont été construits est intéressante pour comprendre ce que peut signifier cette vie au regard de celui qui la mène.

> « Je suis né au *pueblo*, mais jusqu'à 5 ans j'ai vécu dans le *campo*, jusqu'à la maternelle. On vivait avec ma mère et ma sœur au *pueblo [« Village » de Río Colorado]* et mon père venait nous chercher le vendredi et nous amenait au campo, et l'on rentrait le dimanche ou le lundi. Quand je suis entré à l'école primaire, en 1991, ma mère est décédée d'une attaque cardiaque ; elle avait 36 ans. Alors les choses ont commencé à changer : mon père a commencé à aller et venir tous les jours du *campo [l'exploitation]* au *pueblo*. Au collège, il venait à midi et me prenait pour que j'aille avec lui au *campo* l'après-midi, et toujours le *campo*, encore et encore, je ne me suis jamais éloigné du *campo*, parce que le collège et le lycée je les ai faits en étant très lié au *campo*. Je n'ai pas vraiment pu étudier, je ne sais pas si c'est à cause de la relation que j'ai avec mon vieux, avec qui je suis très lié, aujourd'hui pas tellement mais avant oui, je lui étais très lié et j'étais très lié au *campo*. »

Ce récit, loin d'être celui de jeune agriculteur décidé dans son métier, apparaît plutôt comme celui d'un jeune piégé dans une relation filiale très forte et qui lui laisse finalement peu de liberté. Nous sommes habitués, lorsqu'on parle d'installation en agriculture, à ces jeunes qui ne choisissent pas vraiment leur situation, qui reprennent un héritage qu'ils auraient volontiers abandonné ; et nous avons déjà rencontré, dans les entretiens vus plus haut, des jeunes dans cette situation. Ce non-choix, cette

situation d'expectative, sera peut-être transformée, au cours du temps, en un récit plus volontaire, plus fondé sur un goût, un amour de la vie dans le monde rural ou de l'agriculture. Mais pour l'instant, ce jeune est installé dans une situation « d'attente » dont il a fait l'élément stable de son entrée dans l'activité.

La résolution par les jeunes coopérativistes des tensions des générations précédentes

Les jeunes du type C sont révélateurs de ce que les autres types font apparaître moins nettement : pace que les discours et les identités y sont ici largement en construction, ils montrent précisément comment un tel processus de construction se met en place. Le premier apport est très certainement autour de cette idée même de construction des identités : en effet celles-ci n'apparaissent pas héritées. Il y a une période au cours de laquelle les jeunes tergiversent, se cherchent sous la pression de multiples contraintes. Cette période, la sociologie française (Blöss, 1997 ; Galant, 1997) nous a appris à la considérer sous le terme de « jeunesse », et à lui donner le statut de période de la vie.

La ville est un élément essentiel de construction des identités à cette période. À la différence de ce que les discours officiels de la Coopérative voudraient transmettre, la ville n'est pas pour les jeunes qu'un lieu de perdition : elle peut bien entendu signifier un changement définitif de résidence, mais qui n'implique pas forcément une rupture avec l'agriculture. Pour les jeunes du type B cependant, elle est, au même titre que le *campo*, un lieu repoussoir. Autant le *campo* est vu aujourd'hui comme le lieu de la solitude et du travail, autant la ville est un lieu anonyme où un jeune ne trouve pas ses repères. C'est dans le *pueblo*, la petite ville, que les jeunes sont le plus à l'aise, dans un lieu de relations quotidiennes avec les amis et un certain nombre de services urbains non disponibles dans le *campo*.

En prenant le *pueblo* comme lieu de vie privilégié au détriment du *campo*, les jeunes entrent certes en rupture avec les discours officiels de la coopérative sur le lieu de vie futur, mais pas avec les pratiques de leurs parents. Ce sont eux qui les premiers ont installé un système de double résidence *campo* / *pueblo* ; certes, le *campo* était associé au travail, mais en restant vivre au *pueblo*, les jeunes ne font-ils pas que perdurer la relation à un lieu de vie qu'ils ont pour ainsi dire toujours connu ? Et en regardant le métier d'agriculteur depuis la perspective de celui qui a fait des études, ne font-ils pas de même que tirer les conséquences des choix de leurs parents qui ont voulu qu'ils étudient ? Les pratiques des jeunes peuvent certes apparaître en rupture par rapport aux discours de la profession organisée, mais finalement assez peu par rapport aux pratiques de leurs parents – qui pourtant constituent la base de la coopérative.

Les jeunes entrent aussi en contradiction avec un autre discours, cette fois-ci au niveau des coopératives. C'est sans doute la raison pour laquelle nous avons constaté une certaine tension entre la direction de la coopérative et les jeunes de la JAC. Venus, lors de l'enquête à Rio Colorado, à la demande de jeunes coopérativistes rencontrés au séminaire national de la JAC, nous nous sommes trouvés rapidement au centre de vives tensions entre générations dans la coopérative que nous interprétons de la manière suivante.

Les jeunes ont bien compris que les valeurs et discours prônées par leurs parents sont en contradiction avec les pratiques gestionnaires et pragmatiques de ceux-ci et que cela peut être le moyen de retrouver un droit à une parole contestataire. Les jeunes doivent assumer non seulement le fait qu'ils ne sont plus des ruraux du fait des choix de résidence et d'études (pour leurs enfants) qu'ont fait leurs parents, mais ils doivent aussi, au niveau des coopératives, assumer le fait que celles-ci ont perdu une fonction sociale qu'elles continuent de revendiquer dans les discours. Ce dernier point est mis au jour en partie lorsque les jeunes tentent de persuader leurs aînés que le mouvement JAC doit s'occuper des aspects « sociaux » (bilan social des coopératives, etc.) tandis que les « vieux » s'occuperaient plus des aspects économiques et financiers.

Cette tentative de division des rôles est aussi une tentative d'ingérence dans la conduite même de la coopérative, les jeunes essayant d'entrer par la dimension dans laquelle les plus anciens sont considérés comme les moins légitimes. D'où sans doute les tensions au sein de la coopérative. Pourtant, le paradoxe est que le mouvement JAC continue de produire des animations collectives et des formations centrées sur une reproduction des valeurs et des discours traditionnels du coopérativisme conjuguée à une vision agrarienne de l'avenir. En effet, être le lieu du maintien et de la

reproduction des valeurs historiques est le moyen de se légitimer politiquement au sein de l'organisation – et donc de ne pas paraître une menace pour l'organisation. Autrement dit, il serait, dans cette analyse, dangereux pour les jeunes de perdre leur légitimation de « bons petits-fils » face à des parents qui n'auraient pas été tout à fait de « bons fils de coopérativistes ». Car c'est fort de cette légitimité que les jeunes peuvent faire évoluer leurs positions communes, mais aussi leurs positions individuelles, au sein des familles.

Conclusion

Alors que l'on pouvait croire que la JAC serait une population homogène issue du dispositif de reproduction de certaines valeurs coopérativistes, nous avons constaté que les jeunes participant du dispositif JAC ont des représentations très contrastées d'eux-mêmes et de leurs rapports à la Coopérative. Certes ces jeunes, bien que différents, font partie du « même monde » : la structure du nuage de points de l'AFC ne sépare pas un ensemble d'individus en renvoyant à l'origine les autres.

Mais ce monde est loin d'être aussi homogène que les propos bon ton coopérativistes l'affichent. Il produit un discours nettement en décalage avec les pratiques et les paroles des jeunes agriculteurs, y compris ceux qui tiennent un rôle majeur dans la diffusion du discours agrarien. Ce fait, étonnant en soi, ne l'est plus quand on considère d'une part que tenir un tel discours permet à la jeunesse de rassurer sur un point particulier pour faire passer d'autres revendications ; d'autre part que les jeunes ne font, par leurs pratiques et la parole, qu'actualiser un certain nombre de propos de la coopérative qui n'a pas pris acte de changements intervenus en son sein ces vingt dernières années.

Mais ce sont là, nous l'avons dit, des discours largement en construction. Les jeunes que nous avons rencontrés sont en train de choisir leurs itinéraires. Ce ne sont pas majoritairement des jeunes agriculteurs récemment installés, encore moins évidemment des personnes engagées dans une voie spécifique. En ceci, leurs discours sont largement hésitants ; nul doute que si nous les interrogions dans quelques années, alors que leur trajectoire a pris une toute autre direction, ceux-ci seraient plus construits, beaucoup plus coopérativistes. La fin de l'histoire n'est pas connue, mais elle montre bien le caractère obsolète de l'opposition rural-urbain qui serait censée fonder les choix de ces jeunes.

Dès lors, c'est le discours agrarien même qui se trouve mis à mal : fondé sur une opposition ville / campagne seule à même de subsumer les différences internes au groupe, ce discours se trouve débordé par le retour de la diversité d'un côté, la très forte articulation à la ville de l'autre. Les agriculteurs que nous avons rencontrés sont très éloignés de l'agrarisme, voire du néo-agrarisme. Tout l'enjeu pour cette génération est de réussir à penser une identité dans la diversité sociale et la mobilité spatiale – défi que les agriculteurs pampéens ne sont pas, loin s'en faut, les seuls à devoir relever.

Bibliographie

Albaladejo C., Bustos Cara R. Une localité rurale pampéenne en pleine transformation face au nouveau contexte économique. Algarrobo ou la fin du mythe chacarero. In: Tulet J.-C., Albaladejo C. et Bustos Cara R. (dir.), Une Pampa en mosaïque. L'Harmattan, Paris, 2001, p. 215-231.

Albaladejo C., Bustos Cara R. Algarrobo o el fin del pueblo chacarero. In: Tapella E. et Rodríguez Bilella P. (Dir.), Transformaciones globales y territorios: desarrollo rural en Argentina, experiencias y aprendizajes. Buenos Aires, La Colmena, 2008, p. 61-93.

Arnauld de Sartre X. Fronts pionniers d'Amazonie. CNRS Éditions, Paris, 2006, 223 p.

Blöss T. Les liens de famille. Sociologie des rapports entre générations. PUF, Paris, 1997, 155 p.

Bourdieu P. Célibat et condition paysanne. Études Rurales, 5-6, 1962, p. 32-135.

Carricart V. et Albaladejo C. 2007. ¿Continuación versus sucesión? La diversidad de la juventud cooperativista en cuanto a estilos de vida y compromiso con la actividad agropecuaria. V Jornadas Interdisciplinarias de Estudios Agrarios y Agroindustriales, Facultad de Ciencias Económicas de a Universidad de Buenos Aires, 7-9 de noviembre de 2007, Buenos Aires, 23 p.

Champagne P. La reproduction de l'identité, Actes de la Recherche en sciences sociales, 1986, 65, p. 41-64.

Champagne P. Capital culturel et patrimoine économique : le cas de l'agriculture bressanne. Actes de recherche en sciences sociales, 1987, 69, p. 51-66.

Cornu P., Mayaud J.-L. (éds.) 2007. Au nom de la terre. Agrarisme et agrariens en France et en Europe du 19e siècle à nos jours. Paris, La Boutique de l'Histoire, Mondes ruraux contemporains, 464 p.

Gaignard R. La Pampa argentine, l'occupation et la mise en valeur. Thèse d'Etat de l'Université de Bordeaux III, Doctorat d'Etat, 1979, 1174 p.

Galland O. Sociologie de la jeunesse. Armand Colin, Paris, 1997, 231 p.

Gervais M., Jollivet M., Tavernier Y. La fin de la France paysanne. In : G. Duby et A. Wallon (Dir.), Histoire de la France rurale, Tome IV : La fin de la France Paysanne. Éditions du Seuil, Paris, 1977, 755 p.

Jollivet M. D'une méthode typologique pour l'étude des sociétés rurales, Revue Française de Sociologie, 1965, 6, p. 33-54.

Laurent C., Rémy J. Agricultural holdings : hindsight and foresight, Études et Recherches sur les Systèmes Agraires et le Développement, 31, 1998, p. 415-430.

Léna P., Geffray C., Araújo R. (Dir.) L'oppression paternaliste au Brésil. Lusotopie, Karthala, Paris, 1996, 353 p.

Lyotard J.-F. La condition post-moderne. Éditions de Minuit, Paris, 1979, 140 p.

Maresca S. Le théâtre de la profession. Le contrôle collectif de l'installation des jeunes agriculteurs. Actes de la recherche en sciences sociales, 1986, 65, p. 77-85.

Mendras H. Sociétés paysannes. Éléments pour une théorie de la paysannerie. Paris, Armand Colin, 1976, 236 p.

Sili M. Crise et recomposition du monde rural de la Pampa. Espaces et sociétés en mutation dans le Sud-Ouest de la Province de Buenos Aires. Université de Toulouse le Mirail, Doctorat Etudes Rurales, 1996, 311 p.

Tönnies F. H.J. Community and civil society. Cambridge University Press, Cambridge, 2001, 266 p.

Tulet J.-C., Albaladejo C., Bustos Cara R. (Dir.) Une Pampa en mosaïque. L'Harmattan, Paris, 2001, 282 p.